

Article

« Mon pays c'est un conte »

Antonine Maillet

Études françaises, vol. 12, n°1-2, 1976, p. 79-83.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036623ar>

DOI: 10.7202/036623ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Expériences d'écriture

Mon pays, c'est un conte

Antonine Maillet

...Si je demandais à l'un des conteurs traditionnels de mon pays de faire pour la revue *ÉTUDES FRANÇAISES* l'article qu'on me réclame sur les « expériences d'écriture » du conteur ! Soyez assurés qu'il aurait des choses à dire, lui, sur le conte. La difficulté, c'est qu'il est le seul de nous tous à n'avoir aucun problème d'écriture ; à n'avoir aucun problème du tout face à la création. Pas plus que vous et moi à respirer ou à nager.

Je m'insurge tout de suite contre la définition du conteur oral traditionnel qui aurait pour seule fonction de répéter, transmettre fidèlement un récit reçu en droite ligne de l'homme de la caverne. Il ne faudrait pas avoir connu Avila LeBlanc, ou Johnny Monette, ou Marguerite à Yutte pour aller s'imaginer que le conteur gaspille tant de génie à apprendre un conte par cœur. Allons donc ! Et tout l'âme qu'il y déverse, et l'intonation, et l'interprétation, et les transformations, et les sourires en coin, et les ajouts, et le style enfin, ce n'est pas de la littérature, ça ? Non, justement, ce n'est pas de la littérature comme nous l'entendons ; c'est de la

littérature orale, celle qui s'inspire de la vie et de ses rites, et qui se situe aux racines mêmes de l'autre. La fleur des champs n'est pas moins fleur pour n'être pas née dans le jardin; et sans les champs, les jardins n'auraient pas su par quel bout commencer la fleur.

Cela dit, je peux maintenant m'expliquer. Le conte appartient à une tradition. Comme la légende, la chronique et la petite histoire. Comme l'épopée et le jeu. Or du jeu et de l'épopée, sont sortis le théâtre et le roman. Et la poésie lyrique ou satirique de la chanson. Il est difficile d'isoler un seul genre littéraire, de le faire naître de rien.

... Pour moi, m'initier à l'écriture, c'est d'abord apprendre à déterrer mes racines.

Je connais toutes les implications d'une phrase comme celle-là. C'est pourquoi je n'en fais pas un principe ou une loi. D'ailleurs, si la littérature a des lois, les écrivains n'en ont pas. Et ce n'est pas à l'auteur de *la Sagouine* à tenter de faire la leçon à personne. Mais on m'a demandé de parler de moi, de « mes difficultés d'écrivain qui se fait conteur ».

Ma plus grande difficulté, c'est d'appartenir à un peuple, un lignage, une famille de conteurs, et d'arriver dix ans trop tard. Je suis, comme Ferron, la dernière d'une race de conteurs oraux et la première à en faire la transcription. Mais Ferron a une double avance sur moi : outre son immense talent, il a des antécédents d'écriture. D'autres écrivains avant lui ont raconté l'âme et le pays québécois. Mais personne encore n'avait écrit l'Acadie. Pas de romans, pas de théâtre, pas de chroniques, presque pas de poésie, en somme pas de littérature écrite.

... Et pourtant, tout était prêt, attentif, rempli d'expectative. L'Acadie, depuis longtemps, est grosse d'inspiration. Oui, cette Acadie pourtant si vierge... Virginité aussi trompeuse que celle de la forêt. Car rien n'est plus plein, grouillant de vie, et prêt à enfanter le monde que la forêt vierge, ou qu'un peuple isolé, intouché et silencieux. Plus il se sera tu long-

temps, et plus fort il hurlera le premier cri qui s'arrachera de sa gorge.

Là-dessus tous les peuples se ressemblent. Que raconte la plus vieille épopée du monde dans le *Gūlgamesh*? Les aventures d'un jeune homme qui rit, qui lutte, qui bâtit, qui espère, qui lance des pierres, qui a un ami, et qui cherche à comprendre. C'est tout. Mais c'est énorme. Toutes les littératures rassemblées de toutes les civilisations universelles ne nous disent pas autre chose. *L'Iliade* et *l'Odyssée* nous racontent les croyances et les luttes du peuple grec; le Don Quichotte revit la petite histoire quotidienne de l'Espagne; et Rabelais, mon maître, nous dit — dans une langue que le plus analphabète des Acadiens entend mieux que l'étudiant universitaire — que ses gros, horribles et épouvantables géants étaient au fond de bien braves personnes, qui aimaient surtout à boire, manger et dormir; manger, dormir et boire; boire, dormir et manger.

C'est ça que nous dit la littérature. Et nous allons à l'université pour l'apprendre! Hé oui, nous chaussons les lunettes, il arrive même que nous endossions la toge, puis nous prenons des airs doctorissimes pour raconter la lutte de Don Quichotte avec les moulins à vent sous les yeux effarouchés de son valet Sancho qui en mouille sa culotte.

On ne trouve pas cette description-là de la littérature dans les manuels : les savants aussi doivent vivre, et les littérateurs cultiver leur image. Ils diront tout cela, mais dans des mots plus profonds, et des phrases plus complexes. Si seulement l'on savait lire entre les lignes, on comprendrait peut-être le sens même de la littérature : c'est-à-dire que le plus court instant qui s'arrête contient le temps éternisé, et que le plus petit morceau de vie renferme le monde entier. Je rêve qu'un jour je parviendrai avec un grand couteau à tailler dans la vie qui se déroule autour de moi; que j'isolerais ce morceau du monde; que je le scruterais à la loupe, ou mieux, que je l'examinerai au ralenti. Le ralenti ou le grossissement me permettra peut-être alors de voir ce qui se cache dans les plis de la vie. Grossissons sous un microscope les pois et l'orge

de notre soupe si nous voulons des surprises. Nous constatons qu'il grouille là-dedans assez de vie pour faire de notre potage le microcosme du monde.

Eh bien, si mon assiette contient l'univers, que dire de mon pays? Vous craignez qu'on ne trouve pas en Acadie de quoi raconter aux générations à venir? C'est vrai que nous ne saurions, à l'instar des grandes civilisations, nous payer des héros de luxe comme Alexandre, Siegfried ou Charlemagne. Mais des Gilgamesh qui lancent des pierres aux déesses; et des Don Quichotte qui luttent contre les moulins à vent; et des Gargantua qui se mouchent à leurs manches, et mangent leur blé en herbe, et se chatouillent pour se faire rire... comment! Vivre, nous connaissons ça, aussi! Avec Dante, nous savons comme est amer le pain de l'exil et comme il est dur de monter par l'escalier des autres; avec Antigone, nous avons appris que les maximes des plus fortes ne sont pas toujours pures aux yeux des morts; avec Rabelais, nous savons que mieux est de ris que de larmes écrire, pour ce que rire est le propre de l'homme; et après Hamlet nous pouvons répéter : corver ou point corver, c'est là la grousse affaire. Tout ce que racontent les livres, nous l'avons connu et vécu chez nous. Nous connaissons, comme les autres, la joie de vivre, et la révolte devant l'injustice, et la peur devant le destin, et l'angoisse d'être au monde. Mais nous n'avons pas eu encore droit de parole, ni d'auditoire pour nous entendre.

Durant trois siècles, nous avons gonflé nos traditions de contes, de légendes, de chroniques, de proverbes, d'images et de mots emportés dans le creux de nos mouchoirs et transportés partout de déportation en déportation. J'ai derrière moi trois siècles d'ancêtres qui ont été forcés par les jeux de la politique et de l'économie à se taire devant les étrangers et à chanter leurs chansons en famille. Mais ils n'en éprouvaient pas moins pour ça le besoin de chanter. C'est pourquoi le chant de mon pays qui vous arrive un peu tard peut trouver à vos oreilles les accents de celui du cygne.

Chant du cygne ou pas, il est un conte vivant. Il en a l'ancienneté, les structures, les rites, le style et l'âme qui est

le fondement de tout le reste. Je ne vois pas après ça pourquoi je me casserais la tête à tenter de résoudre les difficultés d'écriture du conte. Mes ancêtres ont résolu le problème pour moi. Ils m'ont appris à entendre, sentir et parler. Mais parler avec les mots qu'ils m'ont eux-mêmes mis dans la gorge ; sentir avec la peau salée par trois siècles de nordet ; et entendre, enfin ! entendre les horribles, drolatiques et adorables histoires des chroniqueux-sorciers-bootlegger-navigateurs-défricheurs-de-parenté que je réinvente dans mes livres et que j'appelle tantôt Don l'Original, tantôt Mariaagélas, tantôt Sullivan, Sarah Bidoche ou la Sagouine. Ces personnages et leurs aventures ne sont pas nés de moi ; ils se tenaient entre le vent et la mer, quelque part au fond des reins de chaque conteur de mes aïeux. Ceux-ci sont les seuls en droit de me demander des comptes.